**Gerardo Diego - Juan Larrea, *Epistolario. 1916-1980*,
edición de Juan Manuel Díaz de Guereñu y José Luis
Bernal Salgado**

[Santander — Madrid], Fundación Gerardo Diego – Publicaciones de la
Residencia de Estudiantes, 2017

Jacques Issorel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/bulletinhispanique/7457>

DOI : 10.4000/bulletinhispanique.7457

ISSN : 1775-3821

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2018

Pagination : 703-706

ISBN : 979-10-300-0337-6

ISSN : 0007-4640

Référence électronique

Jacques Issorel, « Gerardo Diego - Juan Larrea, *Epistolario. 1916-1980*, edición de Juan Manuel Díaz de Guereñu y José Luis Bernal Salgado », *Bulletin hispanique* [En ligne], 120-2 | 2018, mis en ligne le 10 décembre 2018, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/7457> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.7457>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

Tous droits réservés

Gerardo Diego - Juan Larrea, *Epistolario. 1916-1980*, edición de Juan Manuel Díaz de Guereñu y José Luis Bernal Salgado

[Santander — Madrid], Fundación Gerardo Diego – Publicaciones de la
Residencia de Estudiantes, 2017

Jacques Issorel

RÉFÉRENCE

Gerardo Diego - Juan Larrea, *Epistolario. 1916-1980*, edición de Juan Manuel Díaz de Guereñu y José Luis Bernal Salgado, [Santander — Madrid], Fundación Gerardo Diego – Publicaciones de la Residencia de Estudiantes, 2017, XLV + 1017 p., 2 photos (Col. Epístola). - ISBN 9788494671715

- 1 Semblables, différents, complémentaires. Tels apparaissent Gerardo Diego et Juan Larrea à travers les 414 lettres qu'ils échangèrent entre le 25 octobre 1916 et le 23 janvier 1980, quelques mois à peine avant la mort de Larrea à Córdoba (Argentine). C'est à l'université de Deusto que les deux hommes se lièrent d'amitié avant que le destin ne les sépare. Diego devint professeur et enseigna à Soria, puis à Gijón, à Santander et acheva sa carrière à Madrid. Plus chaotique fut l'itinéraire de Larrea, archiviste peu motivé, sans cesse à la recherche d'un sens à donner à sa vie, persuadé qu'il portait en lui une grande œuvre («*Yo sería quizá un poeta, un literato personal y hasta revolucionario si se me permitiese vivir imaginando*», p. 128) et qui, de son propre aveu, ne sortit de son «*enfer*» qu'en 1929 (p. 610). Peut-être en raison de l'éducation qu'ils reçurent au sein de familles conservatrices, tous deux expriment dans leurs premières lettres la même frustration, le même désir d'amour, jamais comblé. Cette phrase de Larrea d'août 1917 aurait pu être écrite tout aussi bien par son ami Diego : «*Cada vez*

siento más la necesidad del amor y cada vez lo veo más lejos y más imposible» (p. 40). Cette insatisfaction sentimentale n'est pas toutefois l'unique sujet de leurs lettres. Tous deux sont passionnés de théâtre et vouent à Jacinto Benavente une vive admiration. Tous deux aussi sont *aficionados*, mais si Diego ne jure que par les frères Gómez Ortega, Rafael et José (*Joselito*), Larrea défend le *toreo* artistique du *Pasmo de Triana*, Juan Belmonte. Le sujet principal de leurs lettres reste cependant la poésie et le restera jusqu'en 1937, lorsque la guerre civile séparera les deux amis. Nombre de lettres sont accompagnées de poèmes, tous reproduits ainsi que les variantes futures, que l'un soumet au jugement de l'autre, avec un net avantage numérique à Diego : 69 textes contre 31 pour Larrea. Encore faut-il préciser que Diego, qui ne ménage pas les compliments adressés à son ami, doit parfois se fâcher pour que celui-ci consente à lui envoyer ses poèmes : «*Ya no te digo más que me envías la famosa copia de tus poemas porque lo considero absolutamente estéril*» (1925, p. 522). Larrea, en revanche, se révèle un lecteur idéal et un critique d'une rare exigence. Ainsi, après avoir consacré trois longues pages à un examen d'ensemble de *Imagen*, il reprend un à un les poèmes du recueil, tantôt pour les gratifier d'un «*Agradable*», tantôt d'un impitoyable : «*No me gusta*» (p. 384). Alors que la bibliographie de Diego ne cesse de s'allonger (*El romancero de la novia*, 1920 – publié à compte d'auteur –, *Imagen*, 1922, *Soria*, 1923, *Manual de espumas*, 1924, *Versos humanos*, qui lui vaut de partager en 1925 le Prix national de Littérature avec Rafael Alberti [*Marinero en tierra*]), Larrea, toujours à la recherche de l'«*emoción creadora*» (p. 267) ne publiera rien jusqu'en 1934 (*Oscuro dominio*, México), puis en 1969 et 1970 : *Versión celeste*.

- 2 Là où les deux poètes se rencontrent pleinement, c'est dans leur amitié avec César Vallejo, leur admiration pour Vicente Huidobro et dans leur adhésion au *creacionismo*, dont il est maintes fois question dans les lettres des années 1919-1925. De Huidobro, mais aussi de ceux qui le précédèrent ou l'accompagnèrent dans l'avènement d'une poésie nouvelle, il fut abondamment question dans la conférence intitulée *La poesía nueva*, que Gerardo Diego prononça le 27 décembre 1919 à l'*Ateneo* de Bilbao. Juan Manuel Díaz de Guereñu en a récemment publié le texte, retrouvé par Elena Diego Marin, dans une remarquable édition critique (G. Diego, *La poesía nueva*, 2014), sous le même sceau éditorial que l'*Epistolario*. Le jeune conférencier avait déjà pris possession, à Soria, d'une chaire de *catedrático*, à l'instar d'Antonio Machado quelques années auparavant, quand il lut dans une lettre de son ami, datée de mars 1920 : «*El resultado de tu lectura en el Ateneo no ha podido ser más halagüeño*» (p. 309). À partir de 1926, on voit Diego donner beaucoup de sa personne pour célébrer, en compagnie de poètes amis, le Tricentenaire de la mort de Luis de Góngora. À ce moment, Larrea, qui a publié à Paris l'éphémère revue *Favorables París Poema*, a commencé la vie d'errant dont il rêvait déjà dans ses premières lettres : «*Me aflige la nostalgia de las tierras lejanas. Me marcharía a América, a Oceanía, a Londres, a París*» (p. 127). Mais, plus que les voyages de Larrea, c'est la guerre civile qui d'abord les éloigne, puis creuse entre eux un fossé d'où leur amitié ressortira à jamais blessée.
- 3 L'avènement de la République en avril 1931 a été pour Diego une bonne nouvelle : «*El nuevo aire que ha tomado la vida española con la república nos ha venido bien, a muchos, y a mí entre ellos*» (p. 642). Larrea est à ce moment-là au Pérou, où il réunit une collection d'objets incas d'une grande valeur («*Me he hecho acaparador de las antigüedades incaicas del Cuzco con las que espero resolver mi problema económico para siempre jamás*», p. 632)¹ et salue sarcastiquement les changements survenus en Espagne : «*El histerismo nacional está haciendo sus primeras apariciones*» (p. 635). Pendant les années de la République, Larrea

habite quelque temps en France (Paris, Font-Romeu) et finit par s'établir non loin de Madrid (El Plantío), si bien qu'en 1935 les rencontres et conversations des deux poètes amis se substituent à leurs échanges épistolaires. Quand la guerre civile éclate, Juan Larrea se trouve en Saône-et-Loire dans sa belle-famille française, tout comme Gerardo Diego en vacances scolaires chez sa belle-mère à Santaraille (Ariège). La séparation entre les deux hommes n'est pas que physique. Les lettres de Gerardo, sans nouvelles de ses deux frères jésuites en grand danger, sont poignantes : «*Estoy tan abatido y derrotado de nervios... Y no sólo por no saber nada de mi familia, sino más bien por las terribles noticias del martirio de España*» (p. 741). Surprenante, incompréhensible pour Gerardo est la réaction de Juan, qui écrit dans sa lettre du 30 juillet 1936 : «*Admirable lo que está pasando. Era necesario, según se ve, el corte operatorio que abriera la vía del futuro*» (p. 743). À Larrea qui affirme ne prendre parti pour aucun des deux camps et continue de penser que du conflit naîtra un «*Otro Mundo*» (p. 749), Diego oppose son «*ideario pacifista*» et écrit en octobre 1936 : «*No soy, ni puedo ser beligerante*» (p. 787).

- 4 De juin 1937 à septembre 1948, onze longues années passent avant que la correspondance Diego–Larrea reprenne vie, mais l'affectueuse complicité de naguère a fait place à une simple mais cordiale amitié. Les lettres obéissent désormais à «*una lógica informativa, en ocasiones tintada de nostalgia*», selon l'heureuse expression des auteurs de l'introduction (p. XVIII). Les deux poètes ne devaient se revoir qu'à une seule occasion : lorsque Larrea vint en Espagne pour présenter son livre *Pablo Picasso : Guernica* (décembre 1977 – janvier 1978).
- 5 La richesse des informations que cette correspondance nous apporte sur l'évolution des deux amis sur un plan humain, poétique et politique, s'inscrit sur une toile de fond historique, sociale et artistique, où il est question aussi bien du désastre d'Annual que des Ballets russes à Madrid ou des grèves insurrectionnelles des Asturies en 1934. Tous ces aspects de la vie espagnole sont minutieusement éclairés par les 984 notes en bas de page, précises, détaillées, rigoureuses. Distribuée en quatre parties («*Amigos*», «*Señas de identidad*», «*Poetas*», «*Esta edición*»), l'introduction, solidement documentée, se recommande autant par la pureté et l'élégance du style que par la finesse des analyses. Cet *Epistolario*, outre le plaisir de la lecture, rendra les plus grands services à ceux (enseignants, étudiants, simples lecteurs) qui s'intéressent à la bien ou mal nommée génération de 1927. Il suffit pour s'en convaincre de consulter attentivement les 39 pages de l'*Índice onomástico* d'une exceptionnelle richesse, qui, en même temps que les noms, répertorie les titres des œuvres et des poèmes cités. S'ouvrant sur deux pleines pages, la photo des deux poètes et de leurs épouses, Marguerite et Germaine, prise à Font-Romeu en 1934, mérite d'être attentivement observée. Les deux femmes sourient, tandis que Gerardo et Juan regardent l'objectif d'un air plus grave. Joie des fugaces retrouvailles et prémonition d'inquiétants lendemains.

NOTES

1. En 1937, Juan Larrea fit don de sa «colección de antigüedades incaicas al pueblo republicano español [para] marcar la relación existente entre el destino del Nuevo Mundo del porvenir y el de la República nacida en España» (J. Larrea, *Corona incaica*, 1960). Ces objets sont conservés, pour la plupart, au Museo de América de Madrid.

AUTEURS

JACQUES ISSOREL

Université de Perpignan